

Les arts sacrés au Québec L'outrage de l'indifférence

Blandine F. Philippe

Numéro 67, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Philippe, B. F. (1996). Les arts sacrés au Québec : l'outrage de l'indifférence. *Continuité*, (67), 10–12.

LES ARTS SACRÉS AU QUÉBEC

L'outrage de l'indifférence

En abandonnant les bancs d'églises, les Québécois ne tournaient pas le dos qu'à la religion : ils plongeaient le sens historique de ces bâtiments dans un non-lieu de la mémoire. On commence aujourd'hui à comprendre que pour investir la réalité de sens, il faut se souvenir de celui que nos ancêtres ont voulu lui donner.

Une
entrevue
avec le
cinéaste
François
Brault

PROPOS RECUEILLIS PAR BLANDINE F. PHILIPPE

Au cours des années 1980, le cinéaste François Brault a réalisé une série de films documentaires sur les églises du Québec intitulée « Les arts sacrés au Québec ». Cinq années de travail ont été nécessaires au cinéaste pour réaliser cette remarquable série. Il s'agit d'un fond unique au Canada. L'été dernier, à l'initiative de l'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonneuve, près de 2000 personnes se sont rendues à l'église Très-Saint-Nom-de-Jésus dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal, pour découvrir l'exposition « Les arts sacrés » : 50 photographies et 24 films réalisés par François Brault ont animé la fameuse « Cathédrale de Maisonneuve ». L'été prochain, c'est à la chapelle Cuthbert de Berthierville que sera présentée l'exposition photographique.

Aujourd'hui, François Brault pose un regard sur sa démarche et parle de l'importance à la fois historique, sociale et culturelle de notre patrimoine sacré, alors qu'on s'interroge sur la vocation future de plusieurs de nos églises.

Continuité : Qu'est-ce qui vous a motivé à réaliser des documents audiovisuels, des photos et aussi un livre sur les arts sacrés au Québec ?

François Brault : Vatican II a justifié qu'on utilise à d'autres fins une partie importante de notre patrimoine architectural, soit l'église, la bâtisse et son contenu, les cimetières ou les sacristies. Les prêtres se sont sentis justifiés de se défaire d'une partie de ce patrimoine-là et se sont servis de Vatican II pour dire « on passe à une nouvelle pastorale, on va être à la mode... ». Une bonne partie du patrimoine a donc été détruite. Des vitraux ont été enlevés, des bancs et du mobilier divers ont disparu. Par véritable négligence, des temples sacrés ont complètement disparus, eux qui avaient été pour nos pères et nos mères un investissement majeur, notamment en argent.

Cet abandon s'est fait parallèlement au désintérêt progressif des Québécois pour la religion. Il en a résulté un semblable désintérêt pour le patrimoine sacré. Et personne,



François Brault et l'historienne Danièle Pigeon lors du tournage à Saint-Pascal de Kamouraska. La sculpture est de Louis Jobin.

Angé de la chapelle St. Mark à Lennoxville.

Photos : François Brault

dans les années 1960, ne s'est opposé à ce que l'on défigure les églises et ce patrimoine. Il n'y a eu aucune critique.

C. : Vous vouliez donc informer les gens sur ce qui arrivait à notre patrimoine, pour les faire réagir, les émouvoir...

F.B. : Tu peux bien avoir autour de toi les plus belles choses qui soient, si tu n'es pas informé, tu ne seras pas sensible à tout ça et tu ne pourras donc pas être ému. Pour arriver à l'émotion, il faut l'information.

La série de films et les photos ont été une forme de réponse à la nonchalance.

Quand on a commencé à travailler sur ce projet à l'ONF, le thème « Les arts sacrés » avait une connotation de bon-dieuserie. On s'est fait regarder un peu de travers. Certains se sont dit « on vient de se sortir de la religion et voilà qu'un cinéaste nous propose de faire un retour en

ce désincarné. Je ne dis pas que les musées sont inintéressants, mais on a voulu s'en tenir dans la série au patrimoine incarné, celui qui est toujours vivant et présent dans les grands centres urbains, les paroisses de campagne à travers le Québec.

C. : En quoi c'est vivant ? Pourquoi est-ce proche des gens ? Est-ce d'un point de vue géographique, culturel, social ?

F. B. : C'est présent là. Ce patrimoine n'est pas rendu dans un musée, il est devant nous. Les gens n'arrivent pas forcément à le décoder et à le comprendre, mais les films, le livre et les photos tentent justement de comprendre ce code. Dans l'église Très-Saint-Nom-de-Jésus, par exemple, le chemin de croix, le tabernacle, le maître-autel, l'orgue sont toujours présents. C'est l'église incarnée, les gens peuvent avoir accès à tout ça.



arrière... ». Mais la série n'a pas de vocation passéiste. Il n'y a pas non plus de désir de propagande religieuse. Il s'agit plutôt de regarder pourquoi, pendant des siècles, nos ancêtres, nos pères, nos mères ont construit tout ça. Ils ont voulu nous laisser un message à travers ce patrimoine. Alors, on a essayé de le décoder.

Si l'on se promène dans les cimetières, si l'on essaye de comprendre l'environnement, l'architecture, la géographie physique d'un cimetière, alors on va comprendre le message que nous ont laissé les gens qui nous ont précédés. Toute sculpture donne à lire les croyances, la foi, les peurs, les amours, la vie, la naissance du sculpteur.

On a donc essayé de comprendre les messages en arrière de chaque œuvre. Et c'est pour ça qu'on a tenté de se tenir loin des musées, car les musées représentaient pour nous un espa-

Chaire de l'église Notre-Dame de Montréal (1883-1887).

Sculptures réalisées selon les plans de Louis-Philippe Hébert et la chaire, selon les plans de Victor Bourgeau.

Personnellement, je déplore le manque d'intérêt pour la conservation de ce patrimoine. Je ne parle pas du désintérêt de la population mais de celui de nos institutions, plus précisément de tous les spécialistes en œuvres d'art, des musées ou des professeurs de facultés d'architecture, par exemple, qui devraient s'intéresser à ce qui se passe en dehors des grands centres culturels, en dehors des universités. Ces gens ne prennent pas position par rapport à tout ce patrimoine. C'est un peu comme si l'on se disait « en dehors des musées point de salut ». Il faut sortir des musées et montrer les œuvres importantes, sinon elles ne seront ni préservées, ni protégées, ni restaurées.

Cela me fait penser aux problèmes d'électricité majeurs qui existent dans les églises. Il y a des églises qui vont passer au feu à cause de systèmes électriques désuets. Dans les années 1940, on a découvert que l'on pouvait éclairer nos églises, on a alors tout électrifié. Il y a des fils qui passent partout, dans les combles, en haut des voûtes, parmi les retables, les statues, les tabernacles, les autels, les pilastres, les colonnes. Ces vieux fils nous placent devant un véritable problème de conservation.

C. : L'art sacré, ou du moins ce qu'il représente, peut-il apporter quelque chose à la jeune génération ?

F. B. : J'ai un fils de 17 ans et je sais qu'il faut intéresser les jeunes à leur histoire. Il naît de la compréhension de notre histoire un sentiment de sécurité. Les jeunes ne vont pas revenir à la religion comme on l'a connue, mais si on n'arrive pas à leur dire qu'il y a une trace derrière eux, ils vont vivre un sentiment d'insécurité. Il faut leur dire qu'ils ont existé, qu'ils existent et qu'ils vont exister. Et la seule façon, c'est de leur dire qu'ils ont une histoire et une histoire importante. Il faut que les jeunes en fassent leur histoire. Et pour qu'ils la fassent leur, il faut qu'ils la comprennent.

Les enfants qui grandissent au Québec, qu'ils soient nés ici ou ailleurs, ont besoin de réaliser qu'ils ont une grande histoire. Si, par exemple, on a réussi à parler encore français en Terre d'Amérique, si on a réussi avec la fondation de la Nouvelle-France, c'est parce qu'on a tenu compte de notre histoire et que notre histoire nous a marqués. L'histoire, c'est pas une transmission automatique... c'est pas un gène qui se transmet, c'est une information qui se donne. À Paris, j'ai l'impression d'être immortel parce qu'il y a là une histoire qui remonte aux Romains. Au Québec, on recule de trois siècles. Il faut donc être bien assis sur sa chaise pour pouvoir se relever et avoir la sécurité que si on doit se rasseoir, la chaise, autrement dit l'histoire, sera toujours là.

L'art sacré a une signification pour chaque individu. En dehors de toute croyance, l'important est de savoir que quelque chose s'est passé et qu'il en reste des traces. L'intérêt peut être historique, sociologique, artistique, personnel, religieux...

C. : Dans cette dynamique, comment s'est passé le tournage, de quelle façon avez-vous travaillé sur ce thème ?

F. B. : J'ai travaillé pendant cinq ans sur ce projet. Je suis un des rares, sinon le seul cinéaste à s'être réellement intéressé au patrimoine sacré pendant cette période. Mon approche est pédagogique, didactique, c'est-à-dire que l'on a toujours essayé de comprendre l'ensemble en situant l'église en hélicoptère afin de montrer son environnement, sa géographie physique...

Puis, petit à petit, on passait, comme dans un long « zoom in », du macro au micro en s'approchant très près des objets. Les gens passent d'une étape à l'autre comme dans une bande dessinée ; j'ai d'ailleurs travaillé un peu à la façon des auteurs de bédés. Tout le travail est pédagogique. Je me suis en quelque sorte fait professeur pour enseigner aux gens la manière de comprendre ce qu'ils ont devant eux, à l'écran, dans les photos, le livre. J'ai essayé de me servir du cinéma comme d'un outil de compréhension. J'étais au service du cinéma et non l'inverse ; je ne me suis pas servi du patrimoine pour faire des belles images, du tape-à-l'œil, pour faire du spectacle.

C. : Le travail photographique est particulier lui aussi.

F. B. : J'ai fait plus de 110 000 photos (négatifs et diapos). C'est un fonds unique au Canada et peut-être même en Amérique. C'est le fonds le plus important sur le patrimoine sacré, plus important que celui de toutes les universités québécoises réunies. En fait, les photos sont venues d'elles-mêmes, pendant le tournage. Le sujet et la matière ont imposé la façon de faire, de travailler. Le livre s'est imposé à nous. Fellini disait : « Je ne fais pas de films, les films se font et se servent de moi. » Je ne cherche pas d'idées, mais des raisons. L'idée peut donc m'arriver, alors je cherche une raison pour la réaliser.

On a devant nous quelque chose de connu et de méconnu à la fois, un patrimoine à peine exploré. Le patrimoine sacré montréalais a été peu investi, a suscité peu d'intérêt. À Québec, on s'y est toujours assez intéressé, mais pas à Montréal.

C. : L'été dernier, vos photographies et vos films ont été présentés à l'église Très-Saint-Nom-de-Jésus dans le quartier Hochelaga-

Maisonneuve à Montréal ; l'été prochain, vos photographies seront exposées à la chapelle Cuthbert. N'est-ce pas comme une résurrection de votre œuvre ?

F. B. : Si on veut. Je pensais les photos enterrées. L'Atelier d'histoire d'Hochelaga-Maisonneuve a fait un effort extraordinaire, surtout en faisant coïncider cette exposition avec la restauration des orgues et les récitals. De telles initiatives sont plus importantes que de grands discours.

Il y a 10 ans, j'ai lancé une bouteille à la mer. Je suis heureux qu'il y ait eu quelqu'un sur la rive pour la ramasser...

* Les photographies sont tirées du volume *Les Arts sacrés au Québec*, Éditions de Mortagne, 1989.

Clocher de l'église de Boucherville construite en 1801.

